

QUELQUES APERÇUS RELATIFS AUX PÈLERINS DE LA MECQUE Le cas des voltaïques-Burkinabe

JULIETTE VAN DUC

Les récits écrits de pèlerinage sont très estimés dans la littérature musulmane. En Haute-Volta/Burkina Faso,¹ nous n'avons pas trouvé de documents de ce genre. Il a fallu avoir recours aux musulmans eux-mêmes afin de recueillir les récits oraux de leur voyage et de leur séjour en Arabie. De nombreux entretiens ont été menés dans cet Etat pendant dix ans, de 1973 à 1983, à propos du pèlerinage de la Mecque; ils ont touché 575 personnes. Ces enquêtes ont fourni les informations nécessaires pour reconstituer l'histoire des voyageurs empruntant actuellement la voie aérienne et pour comprendre l'aventure des pèlerins qui ont parcouru autrefois tout le trajet par voie de surface.

Cet article est consacré à l'étude de cent quinze personnes qui sont allées à La Mecque par la route, soit un parcours de 14 à 15.000 km aller et retour. Nous nous bornons à donner ici quelques précisions à leur sujet: le mode de déplacement, l'identité ethnique, la confrérie, la motivation de ces musulmans. Ils n'ont pas été nombreux à entreprendre un trajet si long, au prix de tant de difficultés et de risques; on ne peut évaluer le total des départs au pèlerinage dans le passé, ni le chiffre des décès qui sont survenus au cours du voyage et pendant le séjour en Arabie.

Nous n'avons pas interrogé tous les pèlerins originaires des régions voltaïques ayant cheminé le long des pistes africaines (Carte 1),² mais nous avons essayé de toucher le plus grand nombre possible de ces survivants d'une époque héroïque.³ Les premiers d'entre eux avaient pris le «chemin de la Mecque» entre les années 1905 et 1910; dans plusieurs cas, leurs parents étaient déjà allés au pèlerinage avant eux.

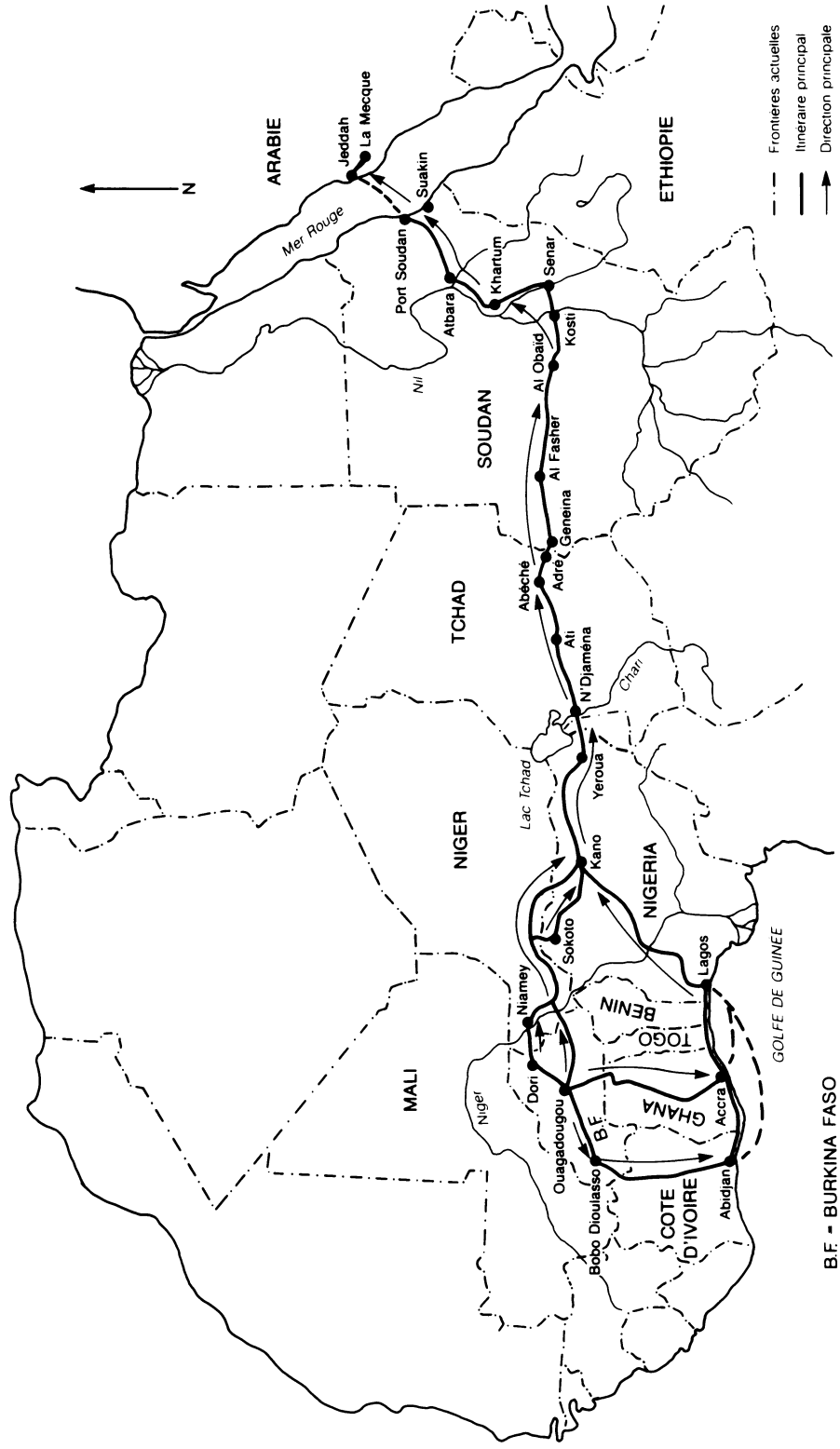
I - Le mode de déplacement

Le tableau I présente la répartition des 115 pèlerins selon leur mode de déplacement, de 1905/1910 à 1974.

1 La Haute-Volta a pris le nom de Burkina Faso le 4 août 1984.

2 Van Duc 1988: 113-129.

3 Nous avons entrepris des compléments d'enquêtes en 1989, 1990 et 1991. Un grand nombre de nos précédents informateurs étaient décédés, parmi ceux qui avaient autrefois voyagé par la route. Nous n'aurions plus une documentation suffisante pour retracer les voyages du passé si les enquêtes n'avaient pas commencé il y a une vingtaine d'années.



B.F - BURKINA FASO

Carte 1: Itinéraire principal des pèlerins

Utilisation de la voie de surface	Nombre de pèlerins
- Aller et retour à pied ⁴	16
- Aller à pied, - Retour à pied et en train	12
- Aller à pied et en véhicule (train, camion) - Retour en véhicule (train, camion)	51
- Aller et retour en véhicule (train, camion)	32
- Sans précision	4
- Total	115

Il n'y a pas eu de rupture définitive entre ces différents moyens d'acheminement; des gens ont effectué tout le voyage à pied, même quand il y a eu d'autres possibilités, parce qu'ils n'avaient pas l'argent nécessaire pour utiliser les premiers transports modernes.

Les départs étaient dus à l'initiative individuelle; un musulman décidait de quitter son village, seul ou en compagnie de quelques personnes de sa famille. En route, des groupes de marcheurs, soit cent à trois cents personnes au moins, se formaient par nécessité pour traverser les régions où sévissaient des pillards qui attaquaient les voyageurs, surtout au Tchad. Ces troupes de pèlerins se disloquaient après le passage de la zone critique car elles étaient composées de gens réunis par hasard; ce n'était pas du tout une caravane organisée⁵ car chacun reprenait la marche à son rythme selon les possibilités. Tous ces voyageurs étaient soumis à des haltes de travail;⁶ ils gagnaient ainsi un peu d'argent pour se nourrir et pour continuer le voyage. Un homme solide pouvait limiter son absence à trois ans, mais les familles avançaient lentement car la présence des enfants retardait la marche; il fallait des étapes plus courtes et des arrêts fréquents à cause des naissances, des maladies, des décès; les femmes et les enfants ont payé un lourd tribut à la mort.

Les «sujets français» de l'Afrique subsaharienne se déplaçaient clandestinement car les voyages de pèlerinage étaient interdits par l'autorité coloniale; elle refusait de délivrer des passeports ou des laissez-passer pour les lieux saints de l'islam; les Voltaïques ont parfois obtenu un titre de circulation dans les territoires britanniques, à Kumasi ou à Accra (Ghana actuel), à Kano ou à Sokoto (Nigéria actuel). Les autres sont parvenus en Arabie sans posséder le moindre laissez-passer et même souvent sans détenir aucun papier d'identité.

La construction de quelques voies ferrées en Afrique, dans les dernières années du XIX^e siècle, et leur extension au XX^e siècle,⁷ a amené une nette amélioration pour les pèlerins

4 Birks 1978: 147, 164; Nicolas 1981: 74-75.

5 Dans l'ouest africain, il y a eu des caravanes de pèlerinage pour accompagner de grands personnages comme le souverain du Mali, Kankan Moussa, au XIV^e siècle ou l'askya Mohammad, maître du Songhaï, à la fin du XV^e siècle; dans le passé, des musulmans originaires de l'ouest africain ont suivi des caravanes de commerçants le long des pistes transsahariennes, afin d'atteindre l'Égypte puis l'Arabie. Les plus anciens pèlerins des régions voltaïques ont suivi ces itinéraires en milieu désertique; c'étaient les pères des vieillards que nous avons vus.

6 Bichon 1962: 96-97; Monteil 1964: 147.

7 D'Almeida-Topor, Chanson-Jabeur, Lakroum 1992: 189-199.

qui se rendaient à la Mecque, même si les chemins de fer n'ont jamais formé un réseau continu depuis leur pays jusqu'à la mer. Les tronçons utilisés par les pèlerins sont le réseau R.A.N. (réseau Abidjan-Niger), le tracé Kumasi-Accra en Gold Coast, la voie qui relie Lagos à Kano et N'Guru au Nigéria, et le chemin de fer soudanais reliant al-Obaïd (au Kordofan) à Suakin sur la côte africaine de la mer rouge (Carte 2).

Dans les années qui ont précédé la seconde guerre mondiale, des camions de commerçants ont commencé à circuler sur les pistes africaines;⁸ des voyageurs y ont trouvé place parmi les marchandises; ils parcouraient ainsi une certaine distance; quand le véhicule était arrivé à destination, ils reprenaient la marche en attendant le passage d'une autre occasion qui les mènerait un peu plus loin. Après 1946, des transporteurs privés ont organisé des voyages de pèlerinage en coordonnant la route et le rail à partir d'Accra, en Gold Coast; les camions conduisaient leurs passagers jusqu'à la tête de ligne du chemin de fer soudanais, al-Obaïd; le train les amenait à Suakin ou à Port-Soudan, où ils embarquaient vers Jeddah. Des Voltaïques ont participé à ces déplacements⁹ qui réduisaient l'absence à trois mois, y compris quatre semaines de séjour en Arabie. Pendant le trajet en camion, on plaçait les femmes et les enfants au centre de la plate-forme tandis que les hommes occupaient les places le long des rambardes. Autant que possible, les camions se déplaçaient en convoi de deux ou trois véhicules car il arrivait que des «coupeurs de route» placent des obstacles en travers de la piste ou qu'ils y creusent des fossés afin de provoquer un accident; les bandits profitaient alors des circonstances pour dépouiller les passagers.

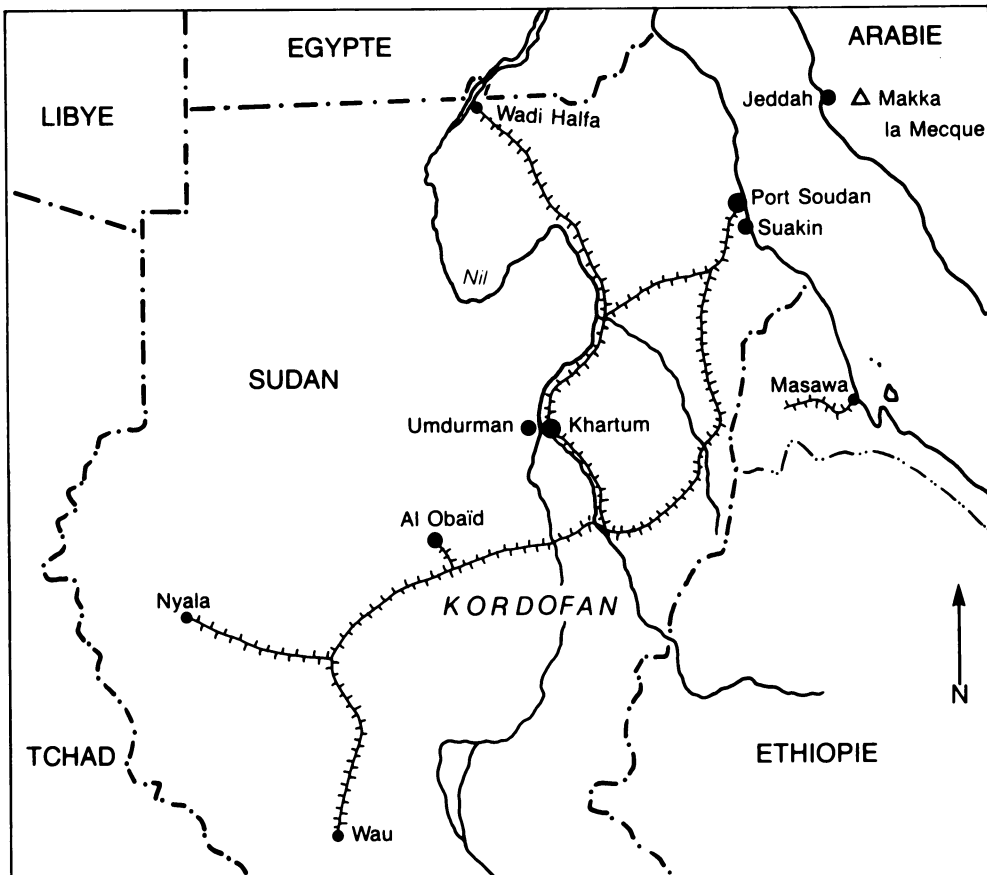
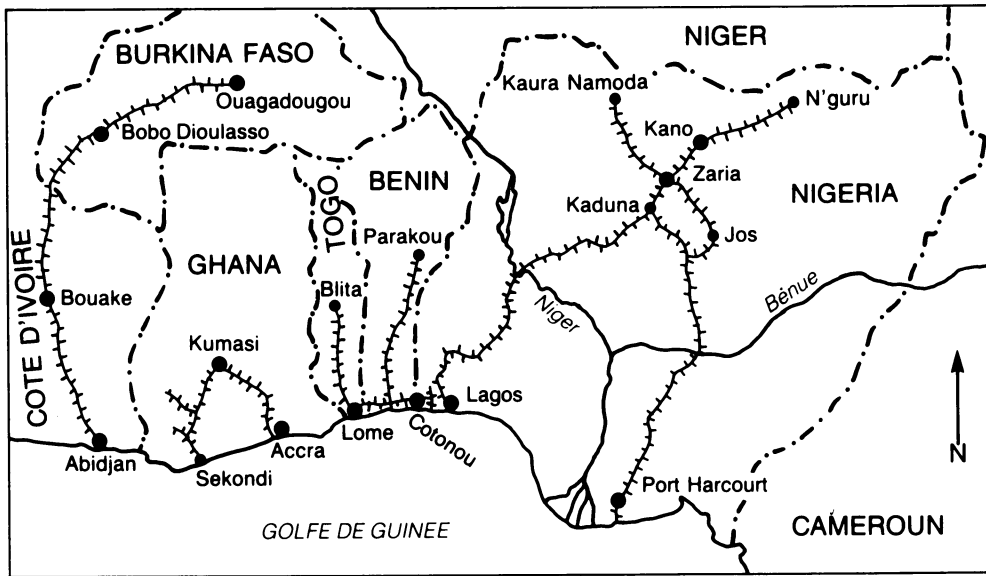
II - Origine ethnique des pèlerins

Nous avons placé en tête du tableau ci-après les trois rubriques Moose, Yarsé, Maransé. Les Yarsé et les Maransé sont des commerçants venus du Mandé,¹⁰ probablement à partir du XVI^e siècle; on leur attribue l'introduction de l'islam dans le pays mossi où ils se sont fixés. Des populations ont été longtemps hostiles à l'islam, les Bwaba ou les Lobi par exemple. D'autres comme les Moose ont été plus perméables à l'islamisation (Carte 3).

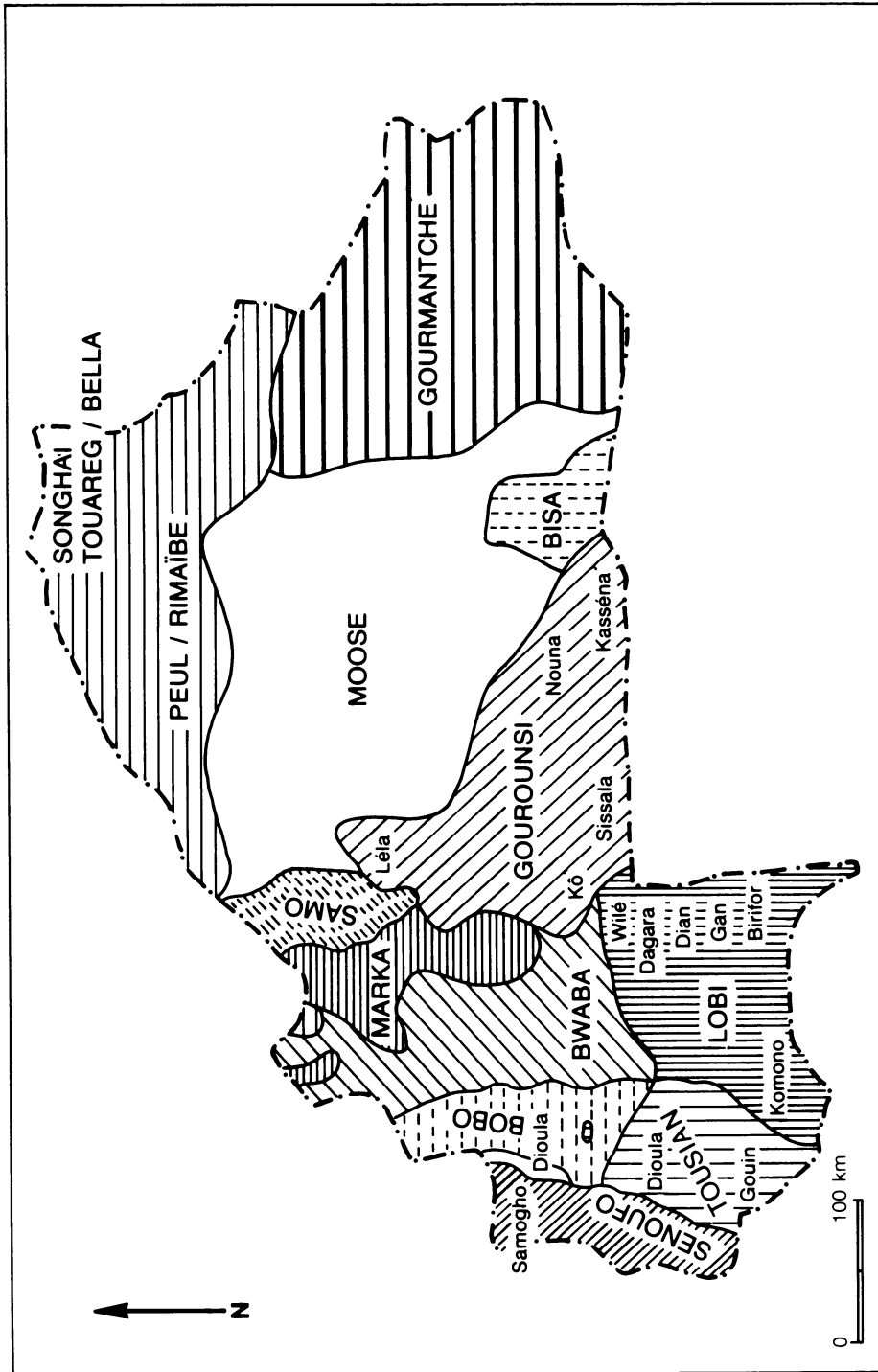
8 Birks 1978: 20-23.

9 Quand ils allaient au pèlerinage, les habitants des régions voltaïques avaient intérêt à se diriger vers Accra plutôt que de partir immédiatement vers l'est, en direction de Niamey, car ils trouvaient en Gold Coast l'aide de compatriotes installés là-bas, pour trouver du travail, un logement et se procurer des papiers. La solution rail/route à partir d'Accra représentait pour eux un attrait supplémentaire pour les routes du sud.

10 Les régions qui ont fait partie de l'ancien Empire du Mali; elles se trouvent à l'ouest des contrées voltaïques.



Carte 2: Chemins de fer utilisés par les pèlerins



D'après G. Pallier: Géographie générale de la Haute-Volta. Avril 1978: 62

Carte 3: Les populations de Burkina Faso

Origine ethnique des pèlerins interrogés

Ethnie	Nombre de pèlerins	%
Moose (Mossi) ¹¹	50	43,6
Yarse	21	18,3
Maransé	4	3,50
Dioula, Bobo-Dioula, Dagara-Dioula, Senoufo, Karaboro	11	9,50
Marka	9	7,80
Peul	9	7,80
Samo, Somono	6	5,20
Bisa	2	1,75
Hausa	2	1,75
Bwaba	1	0,90
Total	115	100

Dans l'ensemble du pays, la propagation de la religion musulmane doit plus au commerce qu'à la guerre sainte. Au XIXe siècle, il y a eu quelques conflits limités dans l'espace et dans le temps, dirigés aux dépens des populations attachées aux cultes traditionnels, par des marabouts dont le plus connu a été Mamadou Karantao. Au retour du pèlerinage, ce musulman marka a dirigé un Jihad¹² dans la région de Ouahabou/Boromo.

III - L'appartenance confrérique

L'islam a été apporté en Haute-Volta sous la forme confrérique,¹³ la qadriya d'abord, la tidjaniya omarienne au XIXe siècle; la tidjaniya différenciée ou hamallisme s'est développée au XXe siècle. La culture musulmane a été répandue par les maîtres coraniques qui se sont dispersés dans les villages; ils ont initié leurs élèves à leur propre confrérie.

Le mouvement «sunnite»¹⁴ s'est développé dans la seconde moitié du XXe siècle, sous l'influence des pèlerins rapatriés d'Arabie. Ces musulmans s'inspirent de ce qu'ils ont observé et pratiqué dans les villes saintes où les Saoudiens suivent le wahhabisme aux règles très austères; les «sunnites» sont les ennemis des confréries qu'ils accusent d'être imprégnées par les pratiques coutumières; ils observent d'une manière stricte les règles islamiques; ils critiquent l'enseignement des maîtres coraniques; ils encouragent la

11 Les habitants du pays mossi forment environ la moitié de la population totale du pays, ce qui explique le nombre élevé des pèlerins de cette ethnie par rapport à la participation des autres groupes étudiés. Atlas de la Haute-Volta, 1975: 26-29.

12 Jihad en arabe désigne le combat du musulman contre lui-même pour avancer dans la voie de Dieu. Par extension, il désigne la guerre sainte menée contre les païens.

13 Froelich 1962: 232, 245. Contribution du christianisme et de l'islam à la formation des Etats indépendants en Afrique au sud du Sahara, 1979: 98-104.

14 La majorité des musulmans sont des sunnites alors que les chiites sont minoritaires. En Burkina Faso, les croyants qui ont adopté les usages pratiqués par les Saoudiens, refusent le nom de Wahhabites et se font appeler «sunnites», ce qui crée une ambiguïté entre *sunnite* et «*sunnite*». Le rite hanbalite adopté en Arabie saoudite est le plus sévère des quatre rites sunnites. Kaba 1974: 29-45.

fondation des medersa;¹⁵ ils imposent la séparation des hommes et des femmes dans la vie sociale et dans les activités professionnelles. Ils ordonnent aux femmes de porter en public un vêtement et un voile sombres qui cachent le visage et la silhouette.

Il y a enfin en Burkina Faso des pèlerins qui suivent le Coran et la Sunna¹⁶ mais qui n'ont adhéré à aucune confrérie ou mouvement: c'est la voie mohammadienne.

Confrérie ou mouvement religieux	Nombre de pèlerins
Qadriya	11
Tidjaniya omarienne	39
Hamallisme (tidjaniya différenciée)	19
«Sunnites»	9
Voie Mohammadienne	15
Voie personnelle ¹⁷	1
Sans précision	23

IV – Motivation des pèlerins

Les pèlerins du passé obéissaient à un «appel» de Dieu. Cet appel était tellement impératif à un moment de leur vie qu'ils ne pouvaient y résister; ils prenaient alors conseil d'un ancien pèlerin et ils se mettaient en route. Les maîtres coraniques ont été les premiers pèlerins du passé; ils ont appris dans le Coran toutes les obligations de l'islam y compris le pèlerinage; ce devoir est imposé aux musulmans une fois dans leur vie à condition de posséder des moyens suffisants pour l'accomplir; les pèlerins que nous avons connus ne semblaient pas avoir pensé que leur pauvreté était une dispense valable.

L'exemple des maîtres qui avaient réussi à revenir dans leur village après avoir accompli le pèlerinage a eu un effet d'entraînement parmi leurs élèves ainsi que parmi les musulmans qui vivaient dans leur entourage. Une dynamique des départs s'est développée dans les régions voltaïques au fur et à mesure de l'islamisation. Les misères subies par leurs prédécesseurs ne décourageaient pas ceux qui prenaient la route car les souffrances endurées au cours du voyage étaient autant d'épreuves initiatiques; elles augmentaient la valeur du pèlerinage aux yeux de Dieu. La foi était la motivation essentielle des pèlerins. Les prières et les rites aux lieux saints marquaient le sommet de la vie religieuse des croyants. Ils découvraient en Arabie une dimension spirituelle inégalée car Allah s'y était manifesté au prophète Mohammad. C'est pourquoi ils n'ont pas reculé devant l'éventualité de perdre la vie et de mettre en danger celle de leur famille dans cette aventure.

15 Dans les medersa on professe les matières religieuses et un enseignement général en langue arabe.

16 La Sunna est le recueil des faits et dits du prophète Mohammad, en dehors de la révélation coranique.

17 Nous avons appelé «voie personnelle» celle qui est tracée par Mangalila, qu'on appelle le «prophète»; il vit à Bani, aux environs de Dori; il a de nombreux adeptes au Liptako. Il récuse toute autorité politique ou religieuse; il obéit uniquement aux «ordres d'Allah». Cet ancien pèlerin ne prend jamais aucune nourriture; il boit seulement de l'eau dans laquelle il fait macérer des feuilles cueillies sur les arbres qui poussent spontanément autour de sa demeure. Ses adeptes ont construit sept mosquées à Bani.

Les pèlerins de la Mecque jouissaient à leur retour d'un très grand prestige auprès des musulmans;¹⁸ mais, dans le passé, la place éminente qu'ils occupaient dans la société n'était pas une raison suffisante pour provoquer un départ.

D'autres motivations ont été invoquées, par exemple l'influence d'un rêve, l'arrivée d'un grand malheur familial, le désir d'aller poursuivre des études dans les villes saintes.

Quelques pèlerins ont avancé des arguments qui renforçaient leur motivation: pour les uns c'était aussi l'occasion d'échapper aux «corvées» imposées par l'administration coloniale comme le «courrier»,¹⁹ les travaux routiers, les recrutements pour l'armée française. On peut interpréter les départs comme une manière de braver l'interdiction officielle²⁰ et comme une manifestation de résistance à l'occupation étrangère. Des musulmans ont révélé que la curiosité, le désir de voyager, avaient joué pour une part dans leur décision; ces gens espéraient découvrir des régions où les conditions de vie seraient plus favorables que dans leur pays natal. D'ailleurs, tous ces voyageurs ne sont pas revenus chez eux; le long des itinéraires ils ont laissé des îlots de peuplement ou «colonies de pèlerins»; on trouve encore leurs descendants principalement au Ghana (Kumasi, Accra), au Tchad (N'Djamena, ex-Fort Lamy), au Soudan (Khartoum), en Arabie (La Mecque, Médine). Des pèlerins ont parfois fait un petit commerce en route, échangeant contre de la nourriture et de l'eau, ce qu'ils avaient acheté ailleurs. Mais le commerce n'était pas le but de leur voyage comme il arrive qu'il le soit parfois de nos jours, grâce aux possibilités offertes par le transport aérien. Les voyageurs du passé ramenaient un Coran, de l'eau du puits Zem-Zem²¹ et leur vêtement d'ihram.²² L'avènement des transports de masse par avion a presque tari la voie terrestre²³ qui était d'ailleurs devenue très dangereuse à cause des troubles au Tchad et au Soudan; des pèlerins sont tout de même allés par la route jusqu'à Fort-Lamy (N'Djamena) où ils ont dû prendre l'avion en direction de Jeddah.

Les voyages du passé étaient entrepris par des pauvres qui travaillaient en route pour subsister; les frais de déplacement étaient minimes et ne pesaient pas sur les ressources d'une famille; le tourisme religieux actuel est organisé; il faut régler avant le départ le prix du billet d'avion et les frais de séjour en Arabie. Les pauvres gens ne peuvent pas supporter de telles dépenses; ils sont ainsi presque exclus du pèlerinage à moins de bénéficier d'un billet gratuit offert par un croyant aisé ou par une association religieuse.

18 On appelle «el-hajji» les musulmans qui sont allés au «hajj» c'est-à-dire au grand pèlerinage annuel.

19 Les messages écrits étaient transmis d'un poste administratif à un autre par des hommes qui se succédaient en courant, de distance en distance.

20 A leur retour, les pèlerins étaient suspects aux yeux des autorités et punis de prison; on confisquait les livres qu'ils avaient rapportés.

21 La source Zem-zem a jailli pour éteindre la soif d'Hagar et d'Ismaël. Le puits zem-zem se trouve dans la cour de la Ka'aba à La Mecque.

22 Le vêtement composé de deux pièces d'étoffe non cousues, de couleur blanche, qu'il faut porter pendant les rites et qui est utilisé comme linceul après le décès.

23 L'administration coloniale française avait elle-même organisé, après la deuxième guerre mondiale, quelques voyages de pèlerinage par la route et par le chemin de fer du Soudan, ou par bateau (avec des escales à Conakry, Dakar et au Maghreb); en 1953, elle avait inauguré quelques voyages par avion pour les pèlerins d'Afrique occidentale française. Mais la presque totalité des musulmans voltaïques, ainsi que leurs voisins, étaient hors d'état de supporter le coût de ces voyages. Les déplacements clandestins vers l'Arabie avaient continué.

Dans le passé, les rites étaient vécus avec une grande intensité disent les musulmans qui sont allés à La Mecque par la route et qui y sont retournés longtemps après par la voie aérienne. Maintenant, ajoutent-ils, l'affluence est telle qu'il leur a semblé difficile d'éprouver une si profonde émotion religieuse parmi la foule qui se presse aux lieux saints et dans le bruit de la circulation. Autrefois, les voyageurs y passaient plusieurs années, parfois dix ans et même quelques décennies. Ils connaissaient très bien les villes saintes; ils accomplissaient les rites du pèlerinage plusieurs fois durant leur séjour pendant lequel ils travaillaient pour vivre et pour économiser un pécule afin de subsister pendant le retour.

Les voyages de pèlerinage du passé, lents et pénibles, ont laissé dans la mémoire musulmane collective des sentiments fort complexes: la fierté face au courage des anciens pèlerins et un certain regret lorsqu'on évoque les aventures qu'ils ont vécues et les mérites qu'ils ont acquis. Le pèlerinage d'autrefois a-t-il plus de valeur aux yeux d'Allah que celui d'aujourd'hui? Oui, dans l'esprit des gens, mais les juristes estiment que le bon pèlerinage dépend de la pureté d'intention de celui qui le fait et de l'exactitude dans l'accomplissement des rites.

Autrefois la vie de ces populations s'écoulait fort lentement; elle était rythmée par les saisons; la longue absence d'un pèlerin était bien acceptée dans les familles élargies; elles prenaient en charge l'épouse et les enfants du musulman qui était allé seul au pèlerinage de La Mecque. Les musulmans contemporains qui économisent péniblement pendant toute leur vie pour tenter de réunir la somme actuellement nécessaire pour aller en Arabie privent aussi toute leur famille ce qui est critiqué par bien des jeunes croyants; ils jugent ces sacrifices tout à fait vains puisque le Coran limite l'obligation d'aller aux lieux saints à la possession de moyens suffisants. Dans leur opinion, cet argent serait mieux utilisé s'il apportait des progrès dans l'alimentation et l'habillement de la famille, dans l'instruction des enfants et pour entreprendre de légers investissements dans l'agriculture, dans le petit commerce ou l'artisanat. On constate à ce propos une évolution des mentalités entre les anciennes et les jeunes générations.

Bibliographie

- Atlas de la Haute Volta, 1975. éd. Atlas Jeune Afrique, Paris.
- Bichon, B., 1962: Les musulmans de la subdivision de Kombissiri, en: Notes et études sur l'islam en Afrique noire, Recherches et documents du C.H.E.A.M., Ed. Peyronnet et Cie, Paris.
- Birks, J.S., 1978: Across the Savannas to Mecca: the Overland Pilgrimage Road from west Africa, Hurst & Co, London.
- Contribution du Christianisme et de l'islam à la formation d'Etats indépendants en Afrique au sud du Sahara, 1979. Textes et documents du Colloque sur l'Afrique, Bonn/Bad Godesberg, 2-4 mai 1979. Institut pour les Relations Culturelles avec l'Etranger, Stuttgart. Institut pour la Coopération Scientifique, Tübingen. R.F.A. - MIK 10 - Religions en Afrique.
- D'Almeida-Topor, H., Ch. Chanson-Jabeur et M. Lakroum, 1992: Les transports en Afrique (XIX-XX siècle), Actes du colloque organisé les 16 et 17 février 1990 à Paris, éd. l'Harmattan, Coll. «Villes et Entreprises», Paris.
- Froehlich, J.C., 1962: Les musulmans d'Afrique noire, Ed. de l'Orante, Paris.
- Kaba, L., 1974: The Wahhabiyya, Islamic Reforme and Politics in French West Africa, Northwestern University Press, Illinois.
- Monteil, V., 1964: L'islam noir, éd. Seuil, Coll. Esprit, Paris.
- Nicolas, G., 1981: Dynamique de l'islam au sud du Sahara, éd. Publications orientalistes de France, Paris.
- Van Duc, J., 1988: Le pèlerinage des Voltaïques/Burkinabe aux lieux saints de l'islam, passé-présent. Thèse d'Etat, Université de Paris I-Sorbonne.